

« *Regardez, frères...* », et aujourd'hui j'ajouterais volontiers *et sœurs !*

Par ces mots, l'apôtre Paul invite la communauté chrétienne de Corinthe qui lui a écrit pour cela, à une sorte d'introspection. Poser son regard sur elle-même afin de comprendre réellement qui elle est, et à partir de là vérifier quelle place elle occupe dans la société où elle est insérée. Du point de vue de l'histoire, les choses sont connues. La ville de Corinthe est une grande cité portuaire, avec tout ce que cela sous-entend de positif et de négatif.

En positif, c'est une ville ouverte sur le monde ne serait-ce que par l'activité portuaire. Le brassage culturel y est important. Y vivent des gens venus du monde entier, à l'époque de tout le bassin méditerranéen. Corinthe est aussi une ville importante par le nombre de ses habitants. Elle est également la ville des contrastes. S'y côtoient une classe sociale aisée de riches marchands et une population très pauvre. La puissance de l'argent semble donner à ses détenteurs le sentiment de la toute-puissance, de la différence nobiliaire d'avec le peuple tenu pour peu de choses, enfin d'être sage puisque riche. Comme si l'abondance des biens entraînait celle de la moralité. Si seulement il en avait été ainsi, Paul n'aurait pas eu à écrire ses épîtres aux corinthiens. Car Corinthe est aussi la ville de la misère sociale d'une population ouvrière et manutentionnaire. Plus encore qu'ailleurs, il y manque une classe intermédiaire qui fait le lien entre riches et pauvres. Et il n'y a pas de partage entre les uns et les autres, pas de solidarité ni d'entraide sociale dirions-nous aujourd'hui. Société cloisonnée, presque castique, où même les religions pourtant nombreuses ne peuvent en rien briser ces barrières. Religion officielle de l'empire romain, mais aussi religions à mystères, nouvelles religions et nouvelles religiosités – dont la communauté chrétienne issue de la synagogue et ouverte sur toute la société – qui, si elles prétendent comme l'indique l'étymologie de religion établir un lien entre les divinités et les hommes, ne relient pas les êtres humains entre eux. Mais après tout, les dieux sont sur l'Olympe et se moquent bien de ce qui se passe sur terre. Ils font leurs petites affaires entre eux et ne se préoccupent en rien de la vie sur terre... là-bas... trop bas pour eux (sauf à aller séduire l'une ou l'autre jeune femme, à abuser d'elle et à remonter immédiatement sur leur sacrée montagne)... la terre, monde infernal d'où seuls quelques héros peuvent s'extraire pour s'élever jusqu'aux portes du royaume céleste, en haut du rocher d'où, parfois, quelque ambassadeur peut sortir pour venir observer la terre... mais sans trop s'approcher, on ne sait jamais...

Corinthe, une ville ouverte sur le monde, cosmopolite, mais sans brassage, où la prostitution sacrée et profane tient une grande place :

*« Dans le port de Corinthe
Y a des marins qui chantent
Les rêves qui les hantent
Au large de Corinthe.
Dans le port de Corinthe
Y a des marins qui dorment
Comme des oriflammes
Le long des berges mornes...
Dans le port de Corinthe
Y a des marins qui meurent...
Y a des marins qui mangent...
Y a des marins qui dansent...
Dans le port de Corinthe
Y a des marins qui boivent
Et qui boivent et reboivent
Et qui reboivent encore.
Ils boivent à la santé
Des putains de Corinthe... »*

*Et ils boivent aux dames
Qui leur donnent leur joli corps...
Et quand ils ont bien bu
Se plantent le nez au ciel
Se mouchent dans les étoiles
Et ils pissent comme je pleure
Sur les femmes infidèles
Dans le port de Corinthe. »¹*

Corinthe, une ville ouverte où se rejoignent les voies de communication maritimes et terrestres... une ville carrefour... cela ne vous rappelle-t-il rien ? Il ne serait pas difficile de chanter encore :

Dans la ville de Strasbourg
Y a des citoyens qui chantent,
Y a des citoyens qui dorment,
Y a des citoyens qui meurent
D'autres qui mangent, qui dansent,
Qui boivent et reboivent,
Et qui reboivent encore,
Et quand ils ont bien bu
Se plantent le nez à la flèche de la cathédrale,
Se mouchent dans le grand sapin
Et ils pissent comme je pleure
Dans la ville de Strasbourg...

Et c'est pourtant là que Dieu a choisi d'appeler de ces hommes et de ces femmes ! C'est là qu'il s'est révélé à eux ; c'est là qu'il leur demande de vivre et de témoigner de leur foi ! C'est là que, par la succession de ses apôtres, il a établi des communautés ! C'est là qu'au nom du Christ qui en est la pierre angulaire, des églises ont été bâties qui aujourd'hui encore portent la marque de cette histoire antique et cependant contemporaine ! C'est là toute la folie de Dieu qui surpasse tout ce que nous pouvons comprendre !

Regardez les pierres des églises, regardez leurs peintures et leurs sculptures, écoutez les pierres qui transpirent les chants passés et présents, regardez d'un œil bienveillant et écoutez d'une oreille attentive, sentez ce qui y a été vécu, ce qui s'y vit et pressentez ce qui s'y vivra : il faut être fou pour oser tout cela ! Dieu est fou, et il appelle tout à chacun qui veut bien le suivre à la déraison. Dieu a choisi de confondre la sagesse de ce monde, et je me range à ses côtés. Pourtant, moi aussi, je pourrais faire foi d'un précis d'athéologie :

Je n'ai aucune raison de croire en un Dieu créateur de cet univers où il n'est pas !

Tout m'amène au contraire de la foi.

Je n'ai aucune raison de reconnaître ce Dieu qui s'incarne dans un être humain impossible !

Tout m'amène au contraire de la foi.

Je n'ai aucune raison de me laisser prendre au souffle de ce Dieu qui expire !

Tout m'amène au contraire de la foi.

Je n'ai aucune raison de croire, tout m'amène au contraire de la foi, et, cependant, je le confesse, aujourd'hui, je crois, parce que j'acquiesce à la folie de ce Dieu qui est à l'origine de l'univers même s'il ne le dirige pas en tyran mal éclairé et lui préfère sa propre contraction, son propre retrait, pour laisser à ses créatures la liberté d'advenir y compris au risque du mal et de se voir rejeté, renié, abandonné ; parce que j'acquiesce à ce Dieu insensé qui a choisi la faiblesse humaine plutôt que sa toute-puissance, qui s'est fait homme et n'a pas refusé de laisser cette part de lui-même qui l'égalait à Dieu pour être semblable à moi, et je n'ai plus à vouloir être lui, mais je peux demeurer moi en forme de lui puisque je suis à son image qui est aussi la mienne tant il est lui ; parce que j'acquiesce à ce Dieu qui a reçu de la main d'un homme le baptême, qui de mains humaines recevra la mort, qui tend la main à des malades, pose sa main sur des

¹ Jacques Brel, « Dans le port d'Amsterdam »

mourants et leur transmet de la vie, qui dit au disciple de le toucher et se laisse toucher par la femme intouchable, alors il me touche aussi.

Je crois et je proclame à la communauté des croyants : qu'avons-nous fait de la folie de Dieu ? en quoi sommes-nous encore insensés dans ce monde qui ne sait plus l'être sauf dans la démesure mortifère ? Quand il nous lancera que nous sommes fous, alors nous saurons que nous serons à une portée de main de la vérité.

Je crois avec celui qui est sorti des camps de concentration et s'est écrié : « Et malgré tout, dire oui à la vie »².

Je crois et ne peut faire autrement – la foi est un art et le croyant un artiste qui se remet sans cesse lui-même sur le métier, à l'image de Dieu qui s'en est remis entre nos mains – fragile.

Je crois que, même caché, Dieu est là, comme toujours, là-bas, mystérieusement, au bout de l'errance hivernale.

*« Là-bas, derrière le village
Un joueur de vielle
De ses doigts engourdis
Joue ce qu'il peut.*

*Pieds nus dans la neige
Il vacille de-ci de-là
Et sa petite sébile
Reste toujours vide.*

*Nul ne veut l'écouter,
Nul ne le regarde,
Et les chiens grondent
Autour du vieil homme,*

*Et il laisse les choses
Aller à leur gré,
Joue, et sa vielle
Ne s'arrête jamais.*

*Étrange vieillard,
Dois-je t'accompagner ?
Veux-tu pour mes chants
Faire tourner ta vielle ? »³*

*bruneau jousselin
saint-pierre-le-jeune
Le 8 janvier 2012*

2 Viktor Frankl, à sa sortie d'Auschwitz – cité par Alexandre Adler in « Le peuple-monde » ; Albin Michel, 2011, p. 32

3 « Le joueur de vielle », Wilhelm Müller, in « Winterreise », Franz Schubert, traduction de Frédéric Wandelière ; éd. La Dogana, 2011.